

Bibliothèque
des
IDÉES

**Critique
de la raison
politique**

par

RÉGIS DEBRAY

nrf
Éditions Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1981.

Je remercie MICHEL SERRES et MARC FROMENT-MEURICE
d'avoir bien voulu relire attentivement ce manuscrit.

Plan général
de la « Critique de la Raison politique »

INTRODUCTION
AVERTISSEMENT

LIVRE I : DIALECTIQUE

PREMIÈRE SECTION : LOGIQUE DE L'APPARENCE

Où est expliqué

- 1/ que le mot d'idéologie est un mystère, et son emploi une mystification : *La fonction d'une illusion* (chap. I);
- 2/ comment Karl Marx a élaboré cette fiction théorique : *Le passé d'une illusion* (chap. II);
- 3/ que la critique de cette fiction oblige à une critique radicale de sa théorie-mère : *L'anatomie d'une illusion* (chap. III).

SECONDE SECTION : PHYSIQUE DE LA CROYANCE

Où est expliqué

- 1/ à quoi ressemble, en plan général, un plan de mobilisation générale : *Une logique sans logos* (chap. I);
- 2/ que dans une « idéologie » les idées sont ce qui compte le moins : *La commande affective* (chap. II);
- 3/ ce que veut dire « faire partie » d'un groupe (ou de plusieurs) : *L'impératif d'appartenance* (chap. III);
- 4/ que nos organisations n'étant pas des instruments, il ne peut exister de pratique politique : *Corps et appareils* (chap. IV).

LIVRE II : ANALYTIQUE

PREMIÈRE SECTION : LOGIQUE DE L'ORGANISATION

Où est expliqué

1/ que la démente collective trouve son fondement ultime dans un axiome logique lui-même sans fondement : *L'incomplétude* (chap. I);

2/ qu'il existait bien quelque chose comme la religion naturelle, pour la raison que « naturel » et « sacré » sont synonymes : « *La religion naturelle* » (chap. II);

3/ que la nature religieuse du collectif s'impose surtout aux sociétés qui la méconnaissent : *La contre-expérience* (chap. III);

4/ quelles considérations parfaitement arbitraires peut inspirer à un quidam ce regrettable état de choses : *Un peu de morale!* (chap. IV).

SECONDE SECTION : PHYSIQUE DE L'ORTHODOXIE (OU l'inconscient politique proprement dit)

Où est expliqué

1/ que, l'ordre régnant par le vide, la mort est le premier facteur d'organisation des hommes, et l'école le second : *L'économie du manque* (chap. I);

2/ par quelles procédures le collectif joue l'espace contre le temps, pour de deux maux, fermeture ou néant, choisir le moindre : *Le système de défense* (chap. II);

3/ que la religion naturelle, continuation de la guerre par d'autres moyens, déboute dans son principe la demande de bonheur : *L'atopie* (chap. III);

4/ pourquoi la modernisation technique des sociétés produit la remontée compensatoire des archaïsmes politiques, ou comment le collectif avance en reculant : *La constance* (chap. IV).

INTRODUCTION

Publier son premier ouvrage à un âge avancé (après quelques hors-d'œuvre variés) – voilà une incongruité qui ne doit pas moins à l'esprit de l'escalier qu'à la dureté des temps. Les deux choses n'étant pas sans rapport, je crois le moment venu de m'en expliquer par un aperçu d'ensemble du « cours de mes études ». Quitte à heurter les bienséances.

En parlant de soi, d'abord. Un clerc ne dit pas « moi je ». Pallier les carences d'une démonstration par l'émotion d'une confiance suppose, en sus d'une bassesse racoleuse, un mélange des genres que notre fonction réproouve. Qu'il soit clair que la narration ici introduit au discours pour ne pas avoir, plus tard, à s'introduire en lui; et qu'il ne s'agit pas de se faire voir, plaindre, aimer, etc., mais simplement comprendre. Or, si un travail de ce genre est d'abord l'ouvrage du temps, retrouver quelle suite de hasards vous y a conduit mettra déjà en lumière un ordre de raisons.

L'autre malséance serait de société. L'actuel mode d'existence et de communication des idées a certainement rendu caduque la notion de « fil conducteur », et l'incohérence, rentable. Chaque auteur connaît l'avantage qu'il y a à dire une chose un jour et le contraire le lendemain, à condition, bien sûr, de rester muet sur les motifs qui l'ont amené à se contredire. Il sera alors sûr de son effet, la surprise faisant la nouvelle, et la nouvelle, la nouveauté.

Pour savoir qu'un résultat sans sa genèse est abstrait, et qu'un exposé de raisons devient acte d'autorité s'il efface la tâtonnante approche qui l'a rendu possible, je passerai outre aux convenances, tant académiques que publicitaires. On

voudra bien, dès lors, excuser ce que peuvent avoir d'auto-biographiques ces quelques repères, choisis dans le seul but d'esquisser la logique interne d'une découverte discursive, où il n'y a pas eu rupture, mais progression simple, vers l'amont. Qui remonte son fil à rebours ne rebrousse pas chemin. Mais il saura encore mieux où il va s'il apprend d'où il vient.

J'ai commencé de réfléchir au phénomène politique quelque dix années après mes premiers « engagements » politiques, vers le milieu de 1967, en prison. Décalage banal (intitulé « retard de la conscience sur l'expérience »). Mais l'être du politique (ou sa nature) n'eût peut-être jamais fait problème à mes yeux si je ne m'étais pas trouvé pendant de longues années dans l'incapacité matérielle d'en faire. Jusqu'alors, j'avais poursuivi en parallèle une formation normale aux humanités classiques (philosophie, lettres, histoire) et une participation normale aux activités publiques du moment (agitation d'abord, action ensuite), sans qu'il me vînt à l'idée d'établir un quelconque rapport entre ces deux moyennes : entre ce qui s'apprenait à l'école et ce qui s'éprouvait dans la rue, entre l'exégèse des textes et le survol des journaux. Disons entre les monuments de l'histoire écrite, la grande, et les tressaillements de l'autre, la petite, celle qui se fait, ou se défait, au jour le jour. Je n'attachais guère d'intérêt pratique à la première, qui ne m'occupait que comme étudiant, à des fins d'examen, sans considération théorique pour la seconde, qui seule m'obsédait. Des péripéties de l'actualité dépendait en effet que mon époque réussît ou non à entrer dans l'avenir : celui que lui assignait notre conception du monde. On perd son temps, à trop l'attendre.

Le passé était le passé – musée du bien-connu et donc de l'inutile. Le présent s'explorait dans la conjecture ou l'analyse à chaud, affûté par l'urgence de ce qui est à reconnaître dans l'instant, sous peine d'erreur ou de retard « fatal ». L'avenir – le socialisme – s'attendait au milieu des certitudes, dont la première était qu'il serait méconnaissable, puisque sans précédent. Sur ces clivages de handicapé mental, le concept de « rupture épistémologique » arriva à point nommé pour apposer le sceau de la Science, faisant de la schizophrénie théoricienne une obligation de rigueur et une garantie d'objectivité. Porteurs d'une science nouvelle – la science de l'histoire – nous arpentions déjà, dans la rue

d'Ulm des années soixante, le Nouveau Monde, avec un léger temps d'avance sur les ruptures réelles qui viendraient bientôt couper l'histoire des hommes en deux. Bref, *la* politique m'a longtemps masqué *le* politique; comme l'adhésion à une idéologie singulièrement logique, la logique générale des adhésions idéologiques. L'idée que « le temps infini du développement humain » pût obéir à un petit nombre de lois immuables, déjà dites et redites, bien qu'obscurément et encore mal traduites, m'eût alors semblé la marque d'une confusion d'esprit typiquement bourgeoise. De quel droit supposer que la mythologie latine ou des études d'ethnologie classique aient quelque chose à nous apprendre sur les « luttes idéologiques » de la conjoncture, ou l'organisation de groupes de combat révolutionnaires? Il y avait d'un côté Virgile et Marcel Mauss, de l'autre Gramsci et le Che Guevara. La magie et « l'homme nouveau ». La fondation de Rome et l'implantation de « zones libérées ». Entre ciel et terre, le mystère de l'incarnation; entre chair et cuir, « la situation actuelle et nos tâches ». Les deux ordres méritaient en droit un égal respect, malgré l'inégale attention que je leur prêtais dans les faits, mais à condition de ne jamais se rencontrer, ni en droit ni en fait.

C'est en prison que les parallèles se rejoignirent pour la première fois. Je ne dirai jamais assez ce que je dois à ces quatre années ou presque de « recueillement ». Tout ce que développe cette *Critique de la Raison politique* procède de mes ruminations d'alors, et des brouillons que j'en ai gardés. Je m'acquitte, en publiant, d'une vieille dette à l'égard du privilège que constitue pour tout travailleur intellectuel une mise à l'ombre de ce genre. Le temps long des gestations philosophiques est grignoté, voire fracassé par le court-terme de l'actualité, qui porte au *presto* polémique et dont les citoyens en liberté ont toujours quelque honte à s'affranchir. L'emprisonnement libère, qui donne toutes ses chances à la lenteur des nuits, autant dire, peut-être, à une ou deux idées viables.

Le hasard voulut — mais on connaît « l'obstination du primitif à ne rien admettre de fortuit » — que l'aumônier de Camiri et par conséquent de la prison militaire, un père franciscain de nationalité italienne, me remit lors d'une visite, dès qu'il en reçut le droit, les restes dépenaillés d'une bio-

graphie de Grégoire VII (sans doute l'ouvrage de Morghen, traduit en espagnol) en même temps qu'un Quichotte défraîchi. Ce furent mes deux premiers livres — tout un événement. Don Quichotte me procura l'évasion, Hildebrand (1020-1085), le héros de *La Querelle des Investitures*, me découvrit le monde où je vivais. Loin de montrer l'inanité des « tâches présentes », ce détour leur rendait volume et contours. On a tort de nous faire croire, quand on évoque l'organisation de l'amnésie sociale, que la menace est de rester isolés sur notre île, tous ponts coupés avec nos arrières. En tournant le dos aux pratiques du passé, c'est notre présent immédiat que nous risquons de ne plus comprendre, et d'autant moins que nous le croyons plus original. Si l'homme entrait dans l'avenir à reculons, il ne se tromperait pas si souvent de portes.

Profitant plus tard du dévouement de mes rares visiteurs, j'orientai mes demandes de lectures vers l'histoire des religions — matière non censurable — sans oublier de me procurer, reliés sous de fausses couvertures, les grands classiques du mouvement ouvrier. C'est ainsi que j'appris lentement, confusément, à croiser les fils des époques et des lexiques, à retrouver la trame du « profane » et du « sacré » à même l'histoire contemporaine. J'ai dû passer Mai 68 en compagnie de Lucien Febvre, de Huizinga et de Festugière, c'est-à-dire de *La Religion de Rabelais*, du *Déclin du Moyen Age* et d'Hermès Trismégiste — fâcheux contretemps qui m'a peut-être valu une certaine cécité aux nouveautés du jour mais aussi quelque avance, sait-on jamais, dans leur intelligence. La fureur parisienne était alors à « la théorie de Marx toute-puissante parce que vraie ». Lui a succédé aujourd'hui, sous des formes non moins terrorisantes, celle du sacré et du retour au spirituel. Le ciel dans les têtes a éclipsé la terre, les Saintes Écritures, les tracts ronéotés. Ce sont les mêmes têtes, et c'est la même fureur. Papillotement trop explicable : l'audience alternée de chacun des termes lui vient de ce qu'il permet au même moment d'oublier son complémentaire. Mais chassé-croisé fort dommageable, dès lors que seule la jonction des deux registres peut rendre intelligible notre quotidien, en conjuguant l'envers et l'endroit des sociétés réelles. Tout à la gestion de leurs déceptions politiques, les militants en retraite vouent aux gémonies les mécanismes militants, comme s'il

suffisait, pour en nettoyer la terre, de lever les yeux au ciel. Si la « grande désillusion » m'a épargné, avec son train d'illusions retournées, c'est, je crois, pour avoir, dès ce temps-là, pris au sérieux la réalité religieuse et le fait national. Comment les aurais-je évités si nous nous étions brisés sur eux, dans notre combat même ? Je m'exerçais alors, en simple éclopé, à affronter ensemble la Cité et les dieux (sur le papier s'entend), noircissant au hasard plusieurs cahiers d'écolier dont j'ai depuis publié çà et là des morceaux : quelques-uns, de nature théorique, en revue ; quelques autres, de nature littéraire, en un livre¹. C'était sans doute arriver trop tôt que de penser religion en « parlant politique » en 1970 ; et trop tard, que de penser politique en « parlant religion » en 1980. Qu'importe si, comme j'ose l'espérer, cette Critique est en son fond assez inactuelle pour ne pas donner trop envie de rire à un lecteur de 2080.



Amputé de son horizon habituel, le regard militant pivote sur lui-même. Confiné et sans avenir, je commençai par me retourner vers l'univers mental d'où je venais (avec la distance née du désœuvrement) en lui appliquant ce mélange de soupçon critique et d'attention flottante que suscitent les rencontres du familier et de l'insolite, du vécu et de l'appris, dont le choc, parfois, fait étincelle. Chacun sait que l'information rare surgit de la mise en rapport de choses banales et sans rapport apparent. En me demandant comment faire le partage du jamais-vu et du déjà-vu au sein de l'histoire que nous étions, que nous sommes toujours en train de vivre, j'assistai à d'étranges renversements forme/fond, au creux des figures les plus stéréotypées de mon « idéologie » : expressions toutes faites, résidus machinaux, recoins délaissés du discours officiel.

La teinture religieuse — qu'elle soit nature ou coloration — des luttes de libération nationale et sociale est un fait incontesté qui appartient à l'histoire d'hier et d'aujourd'hui. D'Engels à Ernst Bloch, de Landernari à Jacques Berque, les

1. « Temps et Politique », *Temps modernes*, avril 1970. Et *Journal d'un petit-bourgeois entre deux feux et quatre murs* (Le Seuil, 1975).

interprétations sont devenues des classiques. En Orient et au vu de tous, l'Islam donne sa cohésion et sa dynamique aux retrouvailles des peuples avec leur identité saccagée. En Occident, et pas seulement en Pologne, le christianisme agit en surface mais aussi en profondeur, et à l'insu des avant-gardes les plus évidemment athées. En Amérique latine particulièrement, la culture chrétienne déborde le christianisme et lui survit dans le « socialisme scientifique ». Par-delà le messianisme traditionnel et ostensible — soif de justice et espérance du Royaume —, c'est la morale sacrificielle du devoir qui anime des militants immédiatement confrontés au martyr : les thèmes du rachat par la souffrance, du salut dans la mort, de l'expiation du passé s'habillent dans le vocabulaire marxiste-léniniste, en des termes qui laisseraient Marx et Lénine perplexes, dérivés qu'ils sont des mystiques castillanes, et de Marti l'« Apôtre », sinon de Sénèque l'Ibère. Zapata se consacrait à la Vierge, et Sandino cultivait la théosophie. La libération nationale comme *rédemption* des opprimés, la révolution comme *régénération*, l'engagement comme *vocation*, la discipline comme *dévotion*, « *el hombre nuevo* » qui dépouillera le vieil homme, figurent en toutes lettres, par exemple, dans les premiers Manifestes de La Havane (1960-1962) et cette langue est toujours commune à ceux qui tombent là-bas, en Amérique centrale, les armes à la main. Le sang est la semence des nations — image commune à Tertullien et à nos oraisons funèbres —, et mourir pour la Cause, récompense suprême. Il y aurait un livre à écrire, qu'un Max Weber « latino » nous donnera bientôt : l'éthique catholique et l'esprit révolutionnaire. Le salut par la grâce a beaucoup fait pour le Capital, dès lors que, Calvin ayant admis le prêt à intérêt, un bon commerçant ne faisait plus un mauvais chrétien. Aujourd'hui, le salut par les œuvres fait beaucoup pour la « Sociale », en terres latines, où il va de soi qu'un mauvais catholique ne fera jamais un bon combattant. Sans vouloir ici interroger de près les origines religieuses des doctrines proto-socialistes (Saint-Simon, Fourier, Cabet, etc.), dans l'Europe des *revivals* du siècle dernier, ni même les affinités particulières du catholicisme romain, comme religion d'autorité, à charpente hiérarchique, encadrement et tissu institutionnel serré, avec certain « socialisme réel », il y avait là des éléments ou plutôt une atmosphère qui appe-

laient une réflexion plus attentive. Mais bien plus que la morphologie des conduites individuelles, dont une sociologie somme toute banale permet de faire le tour en les référant à leurs coordonnées historico-culturelles, c'est une certaine syntaxe sous-jacente à l'organisation des collectifs, telle que la trahissent ici et là des habitudes compulsives, qui me semblait autrement plus lourde et méconnue.

Les poubelles de la théorie, marxiste notamment, recèlent des diamants. Non qu'on ait voulu les y cacher : c'est en s'offrant à tous les regards qu'ils dissuadent les amateurs de se pencher, et *a fortiori* les fouilleurs professionnels. Chez Edgar Poe, le préfet de police en personne n'a pas retrouvé *La Lettre volée* parce qu'elle traînait au milieu du bureau, sous son nez. Un savant homme a dit que la vérité s'indique au soin qu'elle met à se dissimuler. Mais c'est encore en prenant soin de nous apparaître idiot que elle se dissimule le mieux. Les détails sont affaire d'intérêt et dans ce qui ne mérite pas l'attention des savants, se niche parfois un maximum de sens. La force des choses m'ayant rendu myope et comme désintéressé, certains « détails » du socialisme « scientifiquement réalisé » se mirent à me sauter aux yeux.

Le *Mausolée de Lénine* par exemple (ou de Kemal Ataturk, de Hô Chi Minh, de Tito, demain de Ceausescu et des autres). Les momies résolument agnostiques qui s'y conservent peuvent alterner, avec les impératifs du moment et les vicissitudes de la ligne; demeure le besoin de conserver un fondateur. Mausole, satrape de Carie, né en Asie mineure au iv^e siècle avant J.-C., comprend Lénine, qui ne le comprend pas; et qu'eût certainement indigné l'idée que ses compagnons bolcheviks puissent lui construire un temple funéraire. Mais ces derniers auraient été aussi fâchés d'apprendre sur quelle symbolique religieuse la sœur-épouse de Mausole, Artémise II, avait édifié sa pyramide, l'une des sept merveilles du monde. Le mausolée de la place Rouge survivra au léninisme : les mausolées sont faits pour durer (celui d'Halicarnasse : vingt siècles), les *ismes* pour passer. Ce qui passe ne peut-il se passer d'un quelque chose qui fait durer, et traverse les époques en les habitant toutes? A porter l'intérêt du grand nom propre au petit substantif, ne serait-on pas déjà sur la piste d'un rapport invariant et nécessaire unissant le Multiple à l'Un fondateur, et la série à un terme premier? Au

regard d'une science politique fondamentale, il y a peut-être moins d'information à tirer des embaumés que de l'embaumement lui-même, rituel qui permet en conservant les corps de faire durer les âmes des dieux-vivants après leur mort; et dont la permanence, attestée à travers l'espace et le temps par-delà les croyances sociales et les stades du développement technique, suppose quelque continuité entre les Soviets électrisants et le Rameau d'or des royautés antiques.

De même — autre exemple de banalité pleine — en vins-je à découvrir une assez inquiétante profondeur dans une expression toute faite que mes bons maîtres et le bon sens m'avaient conduit à réputer inepte : le *culte de la personnalité*. De toute évidence, il n'y a pas de place pour un tel non-concept dans la théorie marxiste. Mais dans l'histoire mondiale, de Ninive à Pyongyang en passant par Bucarest et Kinshasa, les faits s'entêtent, avec ou sans concept, et si la théorie marxiste s'en moque, la chose elle-même n'a cessé de montrer une féroce aptitude à se moquer de la théorie. Que faut-il que soit l'autorité politique pour appeler constamment la personnification? Que faut-il que soit à ses subordonnés le chef suprême d'un territoire pour qu'il puisse devenir Dionysos, Hercule ou — *divus* hier, aujourd'hui *génial*? Accommoder le regard sur la personnalité parfaitement contingente d'un individu servira à voiler que le problème des problèmes, en l'occurrence, n'est pas dans « Staline » (Mao, Ceausescu ou Kim Il-song), mais dans « culte », et à escamoter sous la circonstance politique la constante anthropologique. On résout rarement les problèmes en refusant de se les poser. La dénonciation rhétorique du *culte des personnalités dirigeantes* n'a pas entraîné sa *disparition politique*, ni à travers le monde en général ni au sein du monde « socialiste » en particulier (où l'on ne sache pas que la question ait beaucoup avancé depuis le XX^e Congrès, sinon à reculons). Et pour cause. Avouerai-je enfin que, lors des escarmouches entre Russes et Chinois de part et d'autre du fleuve Amour, qui firent naguère couler beaucoup d'encre, ce qui me bouleversa personnellement le plus fut un mot à deux syllabes qui n'eut l'heur de retenir l'attention d'aucun commentateur : au même moment et avec solennité, chacun des deux partis communistes, qu'il y avait lieu de supposer libres penseurs, appelait, dans leurs communiqués respectifs, à la défense du « territoire sacré de

la patrie ». Encore un grain de sable dans nos machines conceptuelles que mes condisciples se devaient d'écarter d'un geste agacé. C'était l'époque, il est vrai, où l'un des plus fantastiques délires religieux du xx^e siècle — le maoïsme — était reçu et théorisé à Paris, par des têtes pensantes et froides, professeurs de philosophie compris, comme le stade suprême de la rationalité historique. Je me souviens d'avoir écouté en Bolivie, sur un transistor, émissions en espagnol de Radio-Pékin, l'odyssée, qui n'était pas présentée aux « camarades et amis du monde entier » comme parabole mais comme un fait réel et exemplaire, d'une vieille paysanne tanzanienne qui avait marché trois cents kilomètres pour venir dans la capitale toucher de ses mains, au Consulat de la Chine populaire, le portrait du Grand Timonier et guide suprême du prolétariat mondial. Elle était morte le lendemain d'épuisement, ajoutait le speaker, radiuse de bonheur. Les iconoclastes aussi ne détruisent que les ex-voto qu'ils peuvent remplacer. Cela, et bien pire, se passait en 1970, sans déranger apparemment les incroyants des meilleurs collègues de France, qui se croient quittes aujourd'hui avec leur stalinisme ou leur maoïsme passé parce qu'ils ont depuis lors rencontré d'aussi éminents personnages que Dieu, Raymond Aron, l'Ayatollah, le Président des États-Unis ou Bob Marley. J'ai écrit ce livre pour comprendre pourquoi le speaker, la paysanne et les grands professeurs ont toujours raison, à leur manière; et à quelle logique répond notre déraison de chaque jour. C'est en ce sens un livre de mémoire et de fidélité. A deux ou trois petites questions qui me restent en travers de la gorge depuis dix ou quinze ans, et que je me suis refusé à avaler négligemment, à la faveur du temps qui passe, par crainte de les recracher demain toutes crues, sous une autre couleur (noire, rose ou verte). Et si le temps politique est précisément celui qui ne passe pas, comme cette Critique croit pouvoir l'établir, au moins aurais-je appris pourquoi l'histoire bégaie, et à ne pas prendre ses hoquets pour des apocalypses. Ni mes crachats pour de l'eau bénite.

*

De même que la richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une

immense accumulation de marchandises, la jeunesse des sociétés dans lesquelles règne la « phase de transition socialiste » s'annonce comme une immense accumulation de cérémonies. Aux sociétés de consommation s'opposent les sociétés de commémoration. La cérémonie est la marchandise propre au « socialisme réellement existant » (la surabondance dans le premier domaine compensant bon gré mal gré la pénurie dans l'autre). Et son analyse, toujours pour pasticher l'*incipit* du *Capital*, « sera par conséquent le point de départ de nos recherches ». Analyse qu'on n'entamera pas ici en signalant d'emblée cette évidence : par la même pente qui mène de la subversion de l'État existant à l'édification d'États quasiment insubmersibles, les révolutions commencent par la fête et finissent par la cérémonie, soit la fête ritualisée (d'où ne se conclura pas un « A quoi bon la révolution ? » mais un « A quoi servent les cérémonies ? »). Aussi bien étais-je déjà au courant – avisé *de visu*, et bien avant de me lancer dans l'histoire comparée des religions – que les sociétés où l'« athéisme scientifique » s'érige en doctrine d'État suent la religiosité par tous leurs pores. Verbe impropre au demeurant, par ce qu'il peut suggérer de malpropre. La sécrétion est une activité officielle, voire une névrose réglementaire dans laquelle ces formations sociales – je parle des modèles originaux, exception faite, bien entendu, des pays comme ceux de l'Est européen où le « socialisme » est d'importation – investissent plus que leur point d'honneur et tous leurs soins : l'âme de leur âme. Dans les pays centraux du « socialisme réel », la vie collective s'exprime et s'épuise dans la séquence ininterrompue, dans l'enthousiasme à répétition des défilés populaires, parades militaires, cortèges, anniversaires, inaugurations, clôtures, festivals, congrès, hommages, funérailles, visites, meetings, galas, expositions, réceptions, allocutions, prestations de serment, remises de décoration, de drapeau, trophée, diplôme, fanion, etc. L'organisation des cérémonies apparaît ici comme la fonction n° 1 des pouvoirs publics – fonction non pas technique mais proprement politique, comme si le protocole, obsession et substance de la vie collective, n'était pas un service administratif parmi d'autres, mais l'expression immédiate et substantielle du pouvoir d'État. La société civile résorbée *de facto* dans le Parti-État, c'est toute l'existence sociale qui se retrouve

non pas encadrée mais saisie, figée dans la solennité des liturgies civiques — ces spectacles constituant non pas l'accompagnement mais le matériau essentiel des informations quotidiennes (presse, radio, télé, affiches, etc.). L'ornement tient lieu de trame; le décorum, c'est le drame lui-même.

Le terme de religion, on le sait, est exclu (pour impiété) du vocabulaire communiste, lequel ne craint pourtant pas de céder la présidence aux « cérémonies », et fait bon accueil au « grandiose » des manifestations de masse. Le mouvement communiste, qui ne peut cacher son *hiératisme*, ni le grand âge de ses hiérarques, met plus qu'aucun autre en valeur les usages et les principes *hiérarchiques*. Du grec *hiéros*, sacré — première occurrence chez Homère (~ 900 ans av. J.-C.). Parler de religiosité à propos d'une réunion (de cellule ou de section) résonnera aux oreilles d'un responsable comme une provocation, voire une niaiserie (« on connaît la musique : Monnerot et Silone, etc. »). Comme s'il était besoin du mot pour que la chose y soit. Comme si l'omniprésence de la chose ne supposait pas précisément l'absence du mot. Pendant près d'un millénaire, la Cité-Église de la Grèce classique comme la romanité républicaine et impériale ont fusionné vie politique et vie religieuse sans recourir au terme de religion. Rappelons-nous qu'en grec il n'a pas d'équivalent; et qu'en latin (où *religio* ne prend son acception actuelle qu'avec Lucrece et Cicéron), sa traduction la moins inexacte serait « les dieux et les cérémonies ». Si l'on ajoute que l'Antiquité grecque et romaine ne connaissait ni orthodoxie, ni dogme, ni clergé, on conviendra que les canons de l'observance publique (républicaine, si l'on préfère) ont plus gagné que perdu, avec le temps, en sévérité.

Le bouleversant anachronisme de ces « sociétés nouvelles » ne m'a jamais donné envie de ricaner. Ambivalent, il offre le meilleur et le pire. Il peut faire sourire par ses côtés tocards, presque touchants : l'aspect « ville de province » des capitales socialistes, le démodé des usages et des vêtements, l'empesé un rien comique de la vie quotidienne. Il peut faire peur par ses côtés barbares, les préférés de l'Occident : brutalité autocratique, âmes mortes des bureaux, adoration du Chef. Appliquer à l'autre moitié du monde la devise spinoziste « ne pas se moquer, ne pas pleurer, mais comprendre » suppose qu'on se défasse du poids tenace des clichés. Le plus

RÉGIS DEBRAY

Critique de la raison politique

La politique a de tout temps rendu les hommes fous, bêtes ou dangereux, bref déraisonnables. C'est le sens commun qui le dit.

Or toute déraison a sa raison et rien n'arrive sans cause. C'est le bon sens qui le veut.

D'où la question critique : pourquoi faut-il que les hommes déraisonnent dès lors qu'ils vivent en groupe ?

La réponse prend ici la forme d'une remontée vers la condition de possibilité du délire collectif. Elle commence par l'examen des discours du délire (aujourd'hui « idéologiques ») et s'achève dans celui de la structure logique d'un groupe stable. Il en ressort que l'*incomplétude* de tout ensemble fermé détermine l'usage possible de l'aptitude des hommes à agir et à s'organiser collectivement. Rigoureuse contrainte que la tradition critique baptise *discipline*.

« La politique m'a longtemps caché le politique », écrit Régis Debray. Elle le cache, non pas au sens où un train en cache un autre, mais où n'importe quel train cache les rails sur lesquels il roule. Il y a beaucoup de trajets, et de vitesses, mais un seul chemin de fer — ou de croix.

Etablissant de façon strictement matérialiste la nature religieuse de l'existence collective, cette critique de la Raison politique découvre dans les pratiques d'organisation des invariants, dont l'ensemble constitue l'« inconscient politique » de l'humanité, ou, si l'on préfère, son éternel présent.

En somme, pourrait redire l'auteur : « Je ne cours pas le danger d'être contredit, mais bien celui de n'être pas compris. »

nrf